

prends les plus jolies, mais c'est lorsque j'ai à essayer quelque nouvelle combinaison et que je veux composer sans fatiguer Sa Majesté.

—Superbe métier! fit observer Marat avec un ricanement ironique.

—Et qui vous vaut plus d'une confiance attrayante, je gage! ajouta Michel.

—Un coiffeur est un confesseur? dit Léonard.

—Ce qui signifie que l'on n'a pas de secret pour lui.

—Je dois avouer que dans les circonstances difficiles, on a souvent recours à moi! répondit le coiffeur avec une modestie affectée.

—Morbleu! devez-vous en savoir de ces historiettes scandaleuses! s'écria Tallien dont les yeux pétillaient.

—Mais... oui, j'en sais quelques-unes, fit Léonard, dont le front rayonnait de se trouver ainsi le point de mire de l'attention de ses compagnons de route.

—Contez-nous une histoire! demanda Michel d'un ton câlin.

—Oh! oh! jeune homme, vous n'y songez pas! Et la discrétion?

Bah! vous tarez les noms!

—Oh! vous pouvez parler, fit observer Danton, vous ne risquez jamais de dépasser la vérité en inventant même un peu. D'ailleurs on ne craint pas le scandale à la cour.

—On le cherche! ajouta Marat.

—Et on le trouve! dit Fouché avec un pâle sourire.

—Dès lors, parlez, maître Léonard! cria le petit abbé.

—Une histoire de bataille! ajouta Augereau.

—Ce sera sans doute amusant! dit Saint-Just.

—Comme on le voit, quatre personnages étaient jusqu'alors demeurés étrangers à la conversation générale, dont le coiffeur de la reine faisait les frais.

Le premier de ces quatre personnages, le compagnon du dentiste Talma, l'élève de l'École militaire, gardait un silence absolu, paraissant se renfermer en lui-même et observer attentivement chacun de ceux avec lesquels il se trouvait.

Le vicomte de Renneville et le marquis d'Herbois, s'isolant également du reste des voyageurs, causaient à voix basse depuis le départ du carrabas et semblaient n'avoir pas entendu un mot de la conversation précédente.

Quant à l'ouvrier teinturier, celui que Hoche, le palefrenier du comte d'Artois, avait salué amicalement, il se tenait silencieux dans son coin, ouvrant les yeux et les oreilles, écoutant avec des regards ébahis tout ce qui se disait et paraissait fort intimidé de se trouver ainsi en contact avec des hommes dont l'un avait l'honneur de coiffer la reine de France, de la voir et de lui parler chaque jour et dont les autres étaient évidemment des gens d'une condition bien supérieure à la sienne.

—Une histoire! une histoire! répéta Léonard en se caressant le menton. Ma foi! je ne sais trop quoi vous conter... Il faudrait que vous fussiez comme moi au courant des choses de la cour pour bien comprendre...

—Nous tâcherons de deviner, dit Danton en riant de l'oubli du coiffeur.

—Mais je ne sais en vérité que vous dire. Il n'y a rien de bien nouveau depuis quelque temps, à moins que ce ne soit l'aventure dont M. Lenoir parlait hier à Sa Majesté.

—Quelle aventure? demanda vivement Marat.

—Une affaire qui me paraît, ma foi! des plus mystérieuses et des plus dramatiques.

—Et le lieutenant de police en faisait part à la reine?

—Oui, hier matin même, tandis que je coiffais Sa Majesté.

—Eh bien! contez-nous cela à votre tour, monsieur Léonard.

Le coiffeur s'installa mieux qu'il n'était encore sur la banquette, tira de la poche de sa veste de satin une magnifique tabatière en émail incrustée d'or, et, après l'avoir ouverte, y plongea délicatement le pouce et l'index de sa main droite.

—Hier donc, messieurs, commença-t-il en portant à ses narines la poudre odoriférante dont il éparilla les deux tiers sur son jabot de dentelle, hier matin donc, mon service m'appelant comme de coutume auprès de Sa Majesté, je me rendis dans les petits appartements à l'heure ordinaire.

Mais avant de continuer, ajouta Léonard en s'arrêtant et en faisant étinceler au soleil les feux d'un magnifique solitaire qui brillait au petit doigt de la main à l'aide de laquelle il seconait le tabac tombé sur son jabot, je dois vous mettre au courant de certaines particularités de mes relations avec Sa Majesté... Messieurs, je suis Gascon...

—Cela s'entend! interrompit en riant Michel.

—Et je m'en flatte, ajouta Léonard. Or tout Gascon est généralement conteur: l'élocution disserte est une production aussi indigène aux rives de la Garonne que les pommes à cidre à la terre de Normandie. C'est pour le Gascon un besoin impérieux que celui de se faire écouter, de faire dresser l'oreille à ses auditeurs au récit de ce qu'il débite. De là son penchant à broder les faits ou les assertions lorsque la vérité manque à sa façon de loquace. Chez lui le mensonge est rarement un travers du cœur: c'est une nécessité de la langue, ou, si l'on veut, une démanaison de l'esprit.

—Ce qui signifie, cher monsieur Léonard, qu'il ne va pas falloir croire un mot de tout ce que vous allez nous conter! dit Danton en souriant.

—Permettez! répondit vivement le coiffeur, je ne veux pas dire cela; je veux dire seulement que, comme la reine sait que je suis Gascon, que, comme tel, je ne parle pas mal, elle aime à tenir de ma bouche les nouvelles de la ville et de la cour, que du reste, j'ose l'affirmer, j'arrange avec assez d'adresse pour que les aspérités n'en soient pas trop rudes aux oreilles de Sa Majesté.

Il y a certains jours surtout où la reine m'ordonne de prolonger singulièrement la durée ordinaire de sa coiffure.

—Léonard, racontez-moi quelque chose, me dit-elle.

Je comprends aussitôt ce que cela signifie: c'est l'ordre de suspendre momentanément son accommodage; c'est me dire que pendant une heure, quelquefois une heure et demie, je vais avoir, sans discontinuer, à passer doucement mon peigne dans les beaux cheveux de Sa Majesté en lui effleurant délicatement l'épiderme de la tête.

Tout aussitôt une des jeunes et jolies femmes de chambre ordinaires est mandée dans le cabinet de toilette: elle s'assoit sur un petit tabouret devant la reine, prend sur ses genoux les pieds de Sa Majesté, les déchausse et frictionne lentement ces jolis petits pieds qui font l'admiration de la cour, et cela tout aussi longtemps que je parle en peignant la chevelure de la reine.

—Quel singulier caprice! dit Danton.

—Elle ne sait à quelle recherche se vouer! grommela Marat.

—Et pourquoi la reine se fait-elle ainsi peigner et frictionner à plaisir? demanda Tallien.

—C'est, répondit Léonard, une recette que le célèbre Cagliostro a donnée à la reine pour combattre les migraines opiniâtres qui la font souvent souffrir. Sa Majesté a des cheveux de toute beauté, personne ne l'ignore. Ce don précieux de la nature la fatigue cependant beaucoup. Le sang se porte facilement à la tête, et les frictions sont un heureux dérivatif.

Marat se prit à ricaner.

—Niaiserie! murmura-t-il.

—Toujours, est-il, continua le coiffeur, que lorsque la reine a été obligée la veille de supporter durant toute une soirée le poids d'une coiffure habillée, elle se délasse le lendemain ainsi que je viens de vous le dire, et ce traitement singulier, bizarre, ne lui en fait pas moins un bien évident, incontestable.

Donc, hier matin, voyant Sa Majesté disposée à faire usage de ce qu'elle nomme son antidote contre ses migraines, je déroulai les flots châtain de sa belle chevelure. La femme de chambre de service était à son poste accoutumé, et, tout en maniant légèrement mon peigne, je m'apprétais à raconter une anecdote dont mon imagination allait probablement faire tous les frais, lorsque M. Lenoir se fit annoncer.

—"Qu'il entre!" dit vivement la reine en frappant ses petites mains l'une contre l'autre.

Puis, se tournant à demi vers moi.

—Léonard, ajouta-t-elle, je garderai votre histoire pour demain; c'est une provision pour l'avenir, M. Lenoir va se charger de fournir le présent."

Le lieutenant de police fut aussitôt introduit.

—"Avez-vous quelque chose à me raconter? demanda la reine avec une curiosité d'enfant gâté.

—Oui, madame, répondit Lenoir.

—Quelque chose de gai?

—Pas précisément.

—De dramatique alors?

—Tout ce qu'il y a de plus dramatique, de plus émouvant et de plus mystérieux. C'est le commencement d'une histoire dont l'autorité n'a pas encore su faire l'épilogue, mais que, Dieu aidant, elle terminera bientôt, je l'espère.

—Sera-ce long?

—Assez long, madame.

—Alors prenez un tabouret, monsieur Lenoir, et mettez-moi vite au courant des premiers actes de votre drame.

—Un tabouret! balbutia M. Lenoir, stupéfait et honteux de l'excès d'honneur qui lui était accordé.

—Oui! oui! dit la reine; asseyez-vous, je le veux! Vous savez bien que je suis mortellement brouillée avec Sa Souveraineté l'Étiquette; ainsi..."

Le lieutenant de police prit le siège que lui présentait une femme de chambre.

—J'écoute, dit la reine.

—Il y a deux mois à peine, commença le lieutenant de police, un ancien conseiller au parlement de Paris, dont jusqu'ici je dois taire le nom, à moins que Votre Majesté ne m'ordonne de le lui dire, ce que je ne pourrais faire qu'à elle seule...

—Appelez-le simplement M. le conseiller, interrompit la reine en se renversant sur son siège pour se mettre mieux à même de m'abandonner sa tête.

—Un conseiller donc, poursuivit M. Lenoir, vint en grand mystère me trouver à mon lever. Il avait, disait-il, à me communiquer les choses les plus graves et les plus urgentes.

Je m'empressai de le recevoir dans mon cabinet. Notre conversation fut longue, animée, et, après avoir pris bon nombre de notes, je reconduisis le conseiller jusqu'à sa voiture, ainsi que l'exige l'Étiquette.

Avant de vous faire part du sujet de notre entretien, il est indispensable, madame, que je fasse connaître à Votre Majesté le conseiller et sa famille.

Le conseiller est un homme d'environ soixante-cinq ans, type de vertu, de probité et d'honneur. Incorruptible dans ses fonctions, il a une énorme influence à la grand chambre, où d'ordinaire l'on suit strictement ses avis.

Veuf depuis nombre d'années, il lui est resté de son mariage quatre enfants, trois garçons et une fille.

L'aîné des garçons, entré dans les ordres, devint évêque et occupa bientôt l'un des principaux sièges du royaume.

Les deux autres sont mariés, ainsi que leur sœur.

Le conseiller vit en famille, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants. En outre, il a près de lui une de ses sœurs, riche veuve d'un président à mortier, son enfant.

Tout ce monde avait pris l'habitude de vivre ensemble dans le vaste hôtel du conseiller, ses deux fils mariés ayant près d'eux leurs femmes et sa fille son mari.

Une aimable et vivace progéniture était résultée des deux premiers mariages.

Les deux fils mariés avaient chacun un enfant mâle; leur sœur n'avait encore aucun enfant.

En outre d'un garçon, le premier des deux fils avait également une fille.

Quoique logés sous le même toit, les divers couples ne mangeaient pas tous à la même table.

Le genre avait sa cuisine à part; mais le dimanche de chaque semaine, et à d'autres époques encore dans le mois, tous se réunissaient, sans mélange d'étrangers, autour du père.

—Parfaitement exposé, dit Fouché; c'est d'une clarté merveilleuse!

—Monsieur possède surtout une expression de geste réellement remarquable, ajouta Talma.

—Après! après! demanda Michel avec une insistance décelant son attention profonde au récit du coiffeur.

Ce récit, au reste, paraissait intéresser tous les voyageurs du carrabas. L'ami du dentiste, l'élève de l'École militaire, attachait sur le narrateur ses regards étincelants.

Marat, enfoncé dans son coin, la bouche dédaigneuse et le haut du visage à moitié caché sous les bords de son chapeau, promenait son œil verdâtre sur ses compagnons de route.

Jean, l'ouvrier teinturier, s'était curieusement rapproché en glissant sur la banquette qu'il occupait seul.

Quant au marquis et au vicomte, leur contenance, jusque-là indifférente et froide, avait subi brusquement un rapide changement.

Depuis le départ du carrabas jusqu'au moment où le coiffeur avait commencé son récit, M. de Renneville et M. d'Herbois s'isolant de leurs compagnons, ainsi que nous l'avons dit, avaient causé intimement, et à voix basse, sans paraître apporter la moindre attention à ce qui se disait autour d'eux.

Mais au moment où Léonard vint à parler du conseiller au parlement de Paris, et à faire l'énumération de sa nombreuse famille, le vicomte avait tressailli si brusquement et si violemment, qu'on eût dit qu'il allait se lever tout droit de dessus la banquette, et le marquis était devenu soudain d'une pâleur extrême.

L'attention des voyageurs, concentrée sur Léonard, ne leur avait pas permis de constater des doubles signes d'une émotion évidente. Le marquis d'Herbois avait saisi la main du vicomte et l'avait fortement pressée dans la sienne. Tous deux avaient échangé un long regard empreint d'étonnement et de douleur, et tous deux, demeurant immobiles, avaient joint leur attention à celle de leurs compagnons de route. Léonard continuait alors son récit.

Lui non plus, tout entier qu'il était au feu de son discours, n'avait pas remarqué le tressaillement de l'un des gentils-hommes et la pâleur qui avait envahi le visage de l'autre.

En ce moment le carrabas, quittant le cours la Reine, longeait le quai de la Seine, passant à la hauteur de la pompe à feu de Chaillot, laquelle, installée nouvellement et fonctionnant en dépit de sa mauvaise construction, était l'une des merveilles de la capitale que les Parisiens de cette époque aimaient le plus à aller contempler.

Achevée et essayée le 8 août 1781 en présence du lieutenant de police, la pompe à feu n'avait cependant commencé à fonctionner régulièrement qu'au mois de juillet de l'année suivante (1782), et depuis lors elle envoyait ses eaux à la fontaine publique située à la porte Saint-Honoré.

Suivant l'habitude prise et religieusement observée par ses confrères, le cocher du carrabas voulut faire station devant le monument pour laisser à ceux qu'il conduisait le loisir de l'admirer à l'aise, mais un hurra unanimement des voyageurs s'éleva contre l'usage établi, et l'automédon remit tant bien que mal son attelage au petit trot.

La voiture s'engagea alors sur la rude montée de la colline dite des *Bonshommes*, longeant les murs élevés du couvent du même nom qu'Anne de Bretagne avait concédé, en 1496, aux Minimes de Chaillot, et que la révolution allait raser quelques années plus tard.

IX.—Le rapport du lieutenant de police.

—Un matin, reprit Léonard, dès que la voiture se fut remise en route, le conseiller, en entrant dans son cabinet, jeta les yeux sur une lettre posée toute cachetée sur son bureau.

Il la prit, l'ouvrit, et la lut avec un étonnement croissant. Voici ce qu'elle contenait:

—"Tremble, malheureux! tu m'as ruiné en rangeant à ton avis tes confrères. Dès ce moment c'est une guerre à mort que je te déclare! Toi et les tiens vous périrez successivement car ma haine est si forte que ta perte seule ne me suffirait pas.

—"Je ne signerai point. Cherche mon nom parmi tes nombreuses victimes; il te sera difficile de l'y apercevoir."

Le conseiller méprisa cette épître, qu'il prit à bon droit pour l'œuvre de quelque plaideur irrité de la perte de son procès, et ne crut devoir attacher aucune importance aux menaces qu'elle contenait.

Cependant, désireux de connaître comment était arrivée dans son cabinet cette lettre anonyme, il appela ses gens et s'enquit de la façon dont elle avait été apportée.

Nul ne put répondre. Tous, interrogés successivement, déclarèrent qu'ils n'avaient vu personne, que ce n'était à aucun d'eux que l'épître avait été remise, et qu'ils ne pouvaient fournir le moindre renseignement à ce sujet.

Cette réponse unanime étonna et effraya le conseiller. Une lettre ne pouvant venir seule et d'elle-même se placer sur le bureau de son cabinet, il était évident qu'elle y avait été apportée par quelqu'un. Donc le mystérieux et menaçant écritain devait avoir un complice parmi les gens du conseiller.

Mais quel était ce complice? Comment le découvrir? Le magistrat avait à son service des domestiques vieillards dans la maison, s'y succédant de père en fils, de mère en fille, et en lesquels il avait cru, jusqu'à ce moment, pouvoir avoir une confiance absolue.

Douter de ceux qui l'entouraient était déjà une douleur faite à l'âme du conseiller par l'auteur anonyme du mystérieux billet.

Cependant le conseiller parvint à chasser jusqu'au souvenir de cet événement. La tranquillité la plus parfaite régnait dans son intérieur; ses parents et ses enfants vivaient dans la plus douce quiétude, aucune des menaces faites ne semblait en voie de réalisation. Le conseiller crut à une mystification, ou du moins il pensa que si l'avis d'un ennemi avait été donné sérieusement, l'auteur avait reculé devant la noirceur du forfait.

Tout allait donc au mieux dans la famille du conseiller, lorsqu'un dimanche, pendant les heures de l'office, un pauvre petit aide de cuisine ayant voulu, peu avant le dîner qui se préparait, se restaurer aux dépens de la marmite, avait, en l'absence du chef, puisé une tasse de bouillon; mais à peine avait-il avalé quelques gorgées du liquide brûlant, qu'il ressentit des épreintes douloureuses à l'épigastre, presque aussitôt suivies d'effroyables tiraillements dans les intestins.

Le malheureux enfant criant, hurlant, se lamentant, se roulait sur le carreau de la cuisine au milieu des valets accourus en toute hâte.

Le conseiller et sa famille rentraient alors dans l'hôtel. Tous s'empressèrent auprès du malade; un médecin requis avec rapidité lui prodigua les secours les plus efficaces après avoir reconnu la présence dans les entrailles de l'aide de cuisine d'un corps mortellement venimeux.

Le pauvre petit interrogé avoua son larcin, déclarant n'avoir rien pris autre depuis son lever que la tasse de bouillon puisée dans la marmite.

Le conseiller fit enlever la marmite, la fit transporter dans son cabinet et envoya quérir sur l'heure un habile chimiste de ses amis. Celui-ci voulut être assisté par l'un de ses confrères et par le médecin qui avait soigné l'aide de cuisine.

Tous trois analysèrent alors le contenu de la marmite, et déclarèrent sans la moindre restriction, sans le moindre doute, que le bouillon qu'elle renfermait et qui devait fournir le potage du dîner de la famille, contenait un poison des plus actifs.

Le chef de cuisine, appelé devant le conseiller, déclara s'être absenté quelques minutes tandis que ses maîtres étaient à l'église, s'en reposant sur le marmiton pour veiller au dîner qui se préparait.

Le marmiton, celui-là même qui avait été empoisonné, dit qu'un peu avant le moment où il avait eu faim et où il avait puisé dans la marmite, il avait quitté la cuisine pour aller sur le pas de la grande porte voir défiler un régiment des gardes françaises qui passait dans la rue.

Les autres domestiques assistaient à cette heure à l'office divin avec leurs maîtres. Il avait donc fallu choisir l'instant précis où la cuisine s'était trouvée déserte pour verser dans le vase le poison dont la présence était incontestable.

(A continuer.)